

**HONORE DAUMIER,
OBSERVATEUR DE SON TEMPS, ARTISTE UNIVERSEL
(1808-1879)**

2008 est l'année du bicentenaire de la naissance d'Honoré Daumier et du cinquantième anniversaire de notre Constitution. La concomitance des dates est sans doute le fruit du hasard. Mais quel symbole! Car comme le souligne si joliment le récent ouvrage de Michel Mélot sur "**Daumier, l'Art et la République**", l'œuvre de Daumier incarne un engagement républicain sans faille.

Cette œuvre est néanmoins bien plus que cela. Si Daumier est de nos jours la référence par excellence de la caricature et plus généralement du dessin, sans parler même de sa peinture et de ses sculptures dont la facture reste foncièrement originale, c'est parce qu'il nous conduit au spirituel. En d'autres termes, il exprime des valeurs universelles.

C'est à ces valeurs que j'aimerais m'attacher devant vous. La première d'entre elles est la **liberté d'expression** dont Daumier s'est fait le défenseur infatigable face à la censure qui brimait à l'époque la presse d'opposition. Daumier, c'est aussi **la défense de l'égalité et de la justice sociale** mises à mal en ce milieu du 19^e siècle durant lequel l'Europe a connu un formidable développement industriel et financier. Enfin, Daumier porte le **message universel de la République**, celui issu des Lumières et de la Révolution de 1789, que la Déclaration des droits de l'Homme et non seulement du Citoyen du 26 août a entendu délivrer à l'humanité entière.

Daumier a mis son don au service de ces valeurs. Il avait en effet un don, ou plutôt deux dons qu'il a su conjuguer tout au long de sa vie. Celui de dessiner d'abord, et de parler à l'âme et au cœur à travers son trait si étrangement onirique, plus que réaliste. Ensuite, pour reprendre l'expression d'Arsène Alexandre, directeur du Journal le Rire, dans sa biographie de Daumier parue en 1888, Daumier "*avait le grand malheur d'être né avec le don de faire rire ses semblables*".

Arrêtons-nous un instant sur cette caractéristique si rare. Ce fut celle de Molière, qui le rend encore si actuel. Les élèves des écoles, lycées et collèges ont perdu hélas l'habitude de lire Corneille et Racine dans le texte, comme nous le faisons à leur âge. Mais ils sont restés familiers des pièces de Molière. "*En vérité, c'est une étrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens!*" s'exclame Dorante dans la critique de l'Ecole des Femmes. Daumier pourrait encore plus justement en ce qui le concerne reprendre la phrase de Beaumarchais "*Je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer*".

Il ne faut pas imaginer Daumier comme un joyeux drille rigolard. Rien à voir avec ces comiques - je ne citerai personne - qui se donnent en spectacle à la télévision et qui

rien davantage de leurs blagues que le public qu'ils sont censés divertir. Non Daumier est un taciturne, un sérieux, un secret qui se livre très peu. Seuls ses dessins, ses peintures et ses sculptures révèlent le bouillonnement de son for intérieur.

Daumier est peintre de la Comédie Humaine, à la manière de Balzac. L'époque est la même, les thèmes sont communs, et d'ailleurs les deux hommes se sont connus et appréciés. Remarquant Daumier alors jeune lithographe, Balzac se serait écrié : "*Ce gaillard là, mes enfants, a du Michel-Ange sous la peau !*". Or Michel Ange n'a rien, vous en conviendrez, d'un éphémère chroniqueur. Pas plus que Balzac et Daumier eux-mêmes. Les deux artistes ont noirci les mêmes feuilles des mêmes journaux, ou de journaux rivaux, ou ont commis des livres ensemble mettant en scène des hommes et des femmes de leurs temps représentants de l'éternelle condition humaine. Daumier était classé à gauche, et Balzac à droite. Peu importe. Quand on démasque l'homme sous les traits de l'être social, l'ouvrier, le paysan, le bourgeois, l'aristocrate, le courtisan, le banquier ou l'homme de loi. Peu importe l'habit, pourvu qu'on ait la personne humaine dans toute sa dimension existentielle. Une très belle exposition a eu lieu voici quelques semaines à Saché, ville d'Indre et Loire où Balzac séjournait régulièrement. Elle porte sur Balzac et Daumier. Réunir les deux génies, tel est aussi le projet de l'Association Daumier. Après la parution prochaine de ses "**Cahiers du Bicentenaire**" auxquels ont bien voulu participer quelque vingt plumes prestigieuses, l'Association (présidée aujourd'hui par Philippe Valletoux, je n'en suis que la Présidente d'honneur...) éditera un Cahier spécial sur "**Daumier et la Littérature**". Dans ce cahier, on verra au moins une lithographie de la Série des années 1843/1853 intitulé "**La Comédie Humaine**" qui fait le lien exprès entre Daumier et Balzac.

I. UNE VIE SIMPLE, UN ENGAGEMENT SANS FAILLES

Son caractère peu exubérant voire renfermé ne le montrait pas, mais Daumier était d'origine méridionale. Il est né le 26 février 1808 à Marseille d'un père biterrois, lui aussi fort peu loquace, et d'une mère marseillaise tout au contraire aussi vive que débordante de paroles. Jean-Baptiste Daumier, le père, n'avait pas les talents artistiques du fils. Il n'a pu, comme il le souhaitait ardemment, entrer dans l'histoire de l'art. Il l'aurait bien voulu cependant. Artisan vitrier, il était aussi, à ses heures perdues, poète et dramaturge, aussi inspiré que rêveur. Il ne rêvait effectivement qu'à une chose : faire reconnaître ses talents à Paris.

C'est ainsi que la famille déménagea vers la capitale lorsqu'Honoré Daumier avait huit ans. A Paris, le père déchanté. Les volumes de vers qu'il publia "*Les Veillées Poétiques*" restèrent méconnus. Et les Daumier durent se contenter d'un train de vie confinant à la pauvreté.

Comme beaucoup de parents, Monsieur et Madame Daumier ne croyaient pas au génie de leur fils, qui pourtant dès l'enfance ne cessait de prendre un crayon, tout en

répétant “*Je veux dessiner*”. Au début, Honoré dut dessiner en cachette tant ce penchant était peu encouragé par ses parents qui préféraient le voir prendre un métier stable et rémunérateur.

A douze ans, Honoré est placé par l’entremise d’une relation de son père, comme saute-ruisseau chez un huissier. Il se souviendra de l’injustice d’une justice peu indulgente pour les sans-grades : “*Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir*” dit la Fontaine et pense Daumier. Sa prime jeunesse le marque à tout jamais. La critique que Daumier fait des milieux judiciaires, juges et avocats confondus, est impitoyable. Regardez ses lithographies de la série “**Les Gens de Justice**”, vous comprendrez !

Décidément, Daumier a de la suite dans les idées. Il prend l’habitude tout jeune adolescent de se rendre au Louvre pour y dessiner. Son père lui trouve un nouvel emploi de commis chez un libraire, Delaunay, au Palais Royal. La passion artistique de Daumier ne s’assouvit pas pour autant.

Jean-Baptiste, qui aime ce fils dont le tempérament est si proche du sien, se résout à l’écouter. Tout vitrier qu’il est, il a tout de même des relations dans les hautes sphères des Beaux-arts. C’est l’archéologue et fondateur du Musée des Monuments Français, **Alexandre Lenoir** qui, le premier, découvrit et admira le talent d’Honoré Daumier.

Ainsi en décida le destin. Daumier sera artiste et un vrai. Il suit des cours de dessins avec Alexandre Lenoir, d’abord, et dans diverses académies ensuite. Ces cours l’ennuient et il les prend en dilettante. C’est en autodidacte que Daumier s’affirmera comme l’un des plus grands dessinateurs de tous les temps. La technique fit le reste. Il apprit avec un praticien les rudiments de la lithographie, dont il devient vite orfèvre.

Daumier a une particularité. Avant que sa main ne trace son trait sur le papier, il observe pour dessiner ensuite de mémoire. Comme l’écrit Baudelaire, son plus fervent critique, “*Comme artiste, ce qui le distingue, c’est la certitude : il a une mémoire merveilleuse et quasi divine qui lui sert de modèle. Il a un talent d’observation tellement sûr qu’on ne trouve pas chez lui une seule tête qui jure avec le corps qui la supporte*”. Et pourtant, chacun s’en souvient, les personnages caricaturés à l’époque étaient souvent représentés avec une grosse tête sur un petit corps. Daumier lui-même a dessiné une célèbre série des “**Grosses Têtes**” d’où vient d’ailleurs le nom de l’émission de Philippe Bouvard à la radio. Ce qu’entend dire Baudelaire, c’est que si caricatures et donc difformité il y a, le trait de Daumier les transforme en œuvres d’art.

Daumier va d’éditeur en éditeur - il travaille un temps chez l’éditeur Béliard - jusqu’à devenir dessinateur attitré chez **Philipon, promoteur de la célèbre imprimerie Aubert Passage Véro-Dodat au Palais Royal, et créateur de La Silhouette, de la Caricature et du Charivari**. La rencontre de Daumier avec Charles Philipon,

lithographe, inventif journaliste et surtout militant antiroyaliste acharné, est déterminante. Elle va faire de Daumier, le dessinateur politique phare en France durant près de quarante ans.

La Silhouette n'a pas de ligne politique déterminée. Mais après la Révolution de 1830 et les espoirs déçus vis-à-vis de la Monarchie de Juillet, Philipon va faire de ses journaux les principaux organes de contestation du régime. Le charisme de Philipon - "*Il est l'âme de l'entreprise*" - disaient de lui ses contemporains - allié au trait percutant de Daumier firent merveille. Et firent mal au Roi Louis-Philippe et à son gouvernement, cible préférée des caricatures féroces de Daumier publiées dans *La Caricature* à partir de 1831. Si les lois de censure adoptées en 1835 après la tentative d'assassinat du Roi par Fieschi ne permirent plus à Daumier de réaliser - pour un temps seulement - des dessins politiques, ses caricatures de mœurs les valaient bien par la violence de la critique d'une époque, caractérisée selon Daumier et ses amis républicains par l'affairisme et la répression des libertés.

Philipon/Daumier, les deux hommes resteront liés jusqu'à la fin. Cependant observant que l'humour de Daumier commence à lasser le lecteur, Philipon le congédie du *Charivari* sans autre forme de procès en 1860. Ce qui permet à Daumier de se remettre à la peinture et de se consacrer à la sculpture. L'intermède ne dure que trois ans. Daumier, qui connaît au demeurant de graves difficultés financières, revient au *Charivari* en 1863. Car ni sa peinture, ni ses sculptures d'une qualité pourtant exceptionnelle, ne lui permettaient de subvenir à ses besoins et à ceux de son épouse Didine.

Puis, c'est le départ pour la charmante commune de Valmondois, au creux de la vallée de l'Oise et de son affluent le Sausseron, où ses amis Geoffroy-Dechaume, Daubigny et Corot l'attirent. Il y restera jusqu'à sa mort en 1879. Comme beaucoup de peintres, il mourra aveugle. Comme beaucoup d'artistes, il mourra pauvre et largement méconnu. C'est à l'honneur de l'Etat que d'avoir pris en charge ses obsèques civiles, ce qui ne manqua pas de faire scandale bien sûr dans le petit lanterneau journalistique et politique. Dès 1880, selon les vœux de Daumier, ses cendres sont transférées au Père-Lachaise où sa tombe côtoie celle de son plus cher ami Corot.

II. DES VALEURS A DEFENDRE DE LIBERTE, EGALITE ET HUMANITE

Le message de Daumier est clairement républicain. Daumier combat les régimes de Louis-Philippe puis de Napoléon III, l'homme de Décembre. Il le fait au nom de la défense de **la liberté d'expression** "*l'un des biens les plus précieux de l'homme*" comme le souligne la Déclaration de 1789.

La liberté d'expression, c'est un fil rouge pour Daumier. C'est la revendication première. La caricature de Louis-Philippe, sous les traits d'un monstrueux Gargantua qui se gave la bouche ouverte des pièces d'or que lui apportent ses fidèles courtisans pour les

rendre par sa chaise percée sous la forme de décorations, portefeuilles et sinécures pour les hommes de sa cour, n'est certainement pas de sa meilleure veine. Mais elle illustre la violence du propos de Daumier. D'ailleurs elle lui vaudra une condamnation de plusieurs mois, à l'ombre de Sainte-Pélagie. On était en 1832, le là était donné. Daumier sera le pourfendeur d'institutions qu'il estime gangrenées par l'arrivisme et l'affairisme, tandis que les insurrections se succèdent à Paris et à Lyon.

Daumier et Philipon jouent systématiquement la provocation. Comme l'écrit Champfleury dans son "Histoire de la Caricature Moderne", "*il semble que le terrible carillonneur Philipon n'ait eu pour but, en créant ses journaux, que de tympaniser les oreilles de Louis-Philippe*". Aussi quand les ciseaux de la censure se sont refermés avec les lois de 1835, Daumier et Philipon ne devaient pas se sentir pris au dépourvu.

Au-delà de la représentation du Roi, un Roi pourtant sous plus d'un aspect près de son peuple, par une Poire telle qu'imaginée par Philipon, il s'agissait de ridiculiser le régime et ses affidés. Daumier va jusqu'à dessiner deux paysans dans une grange en train de pendre une immense poire au plafond ! Un dessin incroyable qui peut être interprété en effet comme une provocation au meurtre !

Cette violence, c'est tout l'enjeu de la liberté d'expression que Daumier a voulu défendre sans relâche et qui lui a inspiré parmi ses meilleures lithographies. Songeons par exemple à la lithographie intitulée "*Ne Vous y Frottez-pas !*". On y voit un solide ouvrier typographe, aux bras musclés, les manches relevées, les poings crispés qui fait la garde. En arrière plan, on aperçoit de chétifs personnages qui ne sont autres que Louis-Philippe, Odilon Barrot et le Procureur Persil, tant que plus loin Charles X est secouru par des monarques étrangers après avoir été terrassé par la presse (1834, *L'Association Mensuelle*).

La liberté de la presse dans les démocraties européennes est menacée par l'intégrisme religieux et non par la politique. Je suis persuadée que Daumier se serait trouvé parmi les caricaturistes de Charlie-Hebdo pour revendiquer leur droit de dénoncer le terrorisme se camouflant derrière la religion. Mais il n'aurait sans doute pas bénéficié de la relaxe accordée à Philippe Val et Cabu par les juridictions parisiennes!

Daumier est plus que jamais d'actualité quand **il dénonce les profiteurs d'une société en pleine mutation économique**. En ce milieu du 19^e siècle, pointe la Révolution industrielle. Le libre-échange se développe et le commerce va bien. Notre France rurale devient un grand pays de l'industrie et de la finance. La mutation profite, c'est inévitable, à certains, pas à d'autres. Et c'est contre quoi s'insurge Daumier. Il n'a jamais coupé les liens avec sa classe d'origine, lorsqu'il cible les trafiquants, les prébendés et "oligarques" en tous genres qui se construisent des fortunes vite et mal acquises. Le scandale de Panama éclatera quinze ans après la disparition de Daumier qui en est l'annonciateur.

La série des **Robert Macaire** (1836-1838) tourne en dérision ces intermédiaires interlopes. Elle fut un immense succès de presse. Macaire est le fripon qui se met au service des possédants selon Daumier en prenant des attitudes multiformes “*ce parasite, ce Scapin, ce fripon éternel, capable d’enfermer dans le sac à farine le maître du logis, de séduire sa fille et d’empocher les écus...*” ainsi que le note un commentateur de l’époque. En fait, ces dessins sont directement inspirés de la pièce où Frédéric Lemaître obtenait faisait un véritable tabac en empruntant les mimiques de cette figure épique de la chopardise et de la ruse. Daumier vise également les fournisseurs des armées, les agioteurs en bourse (on dirait aujourd’hui les *traders*), les marchands de biens (de nos jours promoteurs), les chevaliers de l’industrie et de la finance qu’il ne comprend pas, comme il ne comprend pas le capitalisme. Il voit seulement ses victimes, les gogos comme on les appelait du temps de Daumier, que personne ne plaint vraiment d’ailleurs. “*N’est-il pas malhonnête aussi celui qui suppose que l’argent prêté lui donnera du cent pour cent*” s’exclame l’un des préfaciers des **Cent Robert Macaire** parus de 1836 à 1838.

Le premier numéro représente Macaire et son compère Bertrand qui se demandent bien ce qu’ils vont faire, devant un théâtre fermé. La légende fait frémir. “*Créons une banque, enfonçons tout le monde!* dit Macaire. *Oui*, objecte Bertrand, *mais les gendarmes?... Que tu es bête! Est-ce qu’on arrête les millionnaires?*” lui répond Macaire.

Derrière les attaques contre un régime qui favorise les moins scrupuleux des spéculateurs, tandis que le peuple n’y trouve pas son compte, Daumier exprime sa fidélité à son appartenance d’origine et sa **passion de la République**.

Or Louis-Philippe pour lui incarne les intérêts de la grande bourgeoisie au pouvoir. Ce n’est pas tant la personne du Roi qu’il vise, mais ce qu’elle représente. A telle enseigne que lorsqu’on lui demande une fois le Roi demis de reprendre le crayon contre lui, il refuse. Car sans doute, il l’aime bien, ce Roi citoyen qui n’a manqué ni de courage, ni de la volonté de servir son pays.

Daumier se montre plus constant contre les entourages, les courtisans, parlementaires et hauts magistrats alliés du régime du *Juste Milieu*. Le **Ventre Législatif**, qui date de 1835, est l’une des lithos les plus saisissantes d’un univers que Daumier considère comme celui des nantis. Les députés du centre, ce sont les “*ventrigoulus*” dont les bedaines protubérantes et les mines endormies s’étagent sur les gradins de la Chambre. C’est le théâtre de la vie politique.

Il y a aussi la vie de la Rue, c’est-à-dire du peuple avec lequel Daumier se sent en complicité. La Rue de Paris, c’est alors l’agitation autour des marchands de journaux qui vendent à la criée la Caricature, le Charivari, le Journal des Débats et le Constitutionnel.

Ce sont aussi des insurrections à répétition à chaque fois sévèrement réprimées par la garde nationale.

“**Rue Transnonain, le 15 avril 1834**” est une sublime lithographie. Elle en dit plus sur le climat politique de l’époque que bien des livres d’histoire. Il ne s’agit pas d’une caricature, mais du tableau réaliste d’un des massacres perpétrés par la troupe envoyé mettre fin aux émeutes parisiennes. En l’occurrence, c’est une famille que les soldats ont été cueillir chez elle durant son sommeil qui a été passée par les armes. Le père git au pied de son lit avec son bébé écrasé sous lui. Il ressemble au Christ en raccourci de Mantegna. L’allusion n’est pas fortuite. Daumier ne sera pas moins vindicatif à l’encontre de la politique de l’Homme de Décembre, l’Empereur Napoléon III.

Entre temps, Daumier affiche son espoir dans la Deuxième République. Il se présente au Concours organisé en 1848, pour une représentation de la République française, par la Direction des Beaux-arts, et qui est l’une des premières initiatives du Gouvernement Provisoire. Des esquisses de peinture présentées à ce concours, **La République de Daumier** est la plus célèbre : c’est une matrone robuste qui donne ses seins à ses deux nourrissons. Au thème traditionnel de la Charité aux connotations religieuses, Daumier ajoute celui de l’Instruction publique, symbolisé par l’enfant lisant aux pieds de cette généreuse République. Pour moi, ce tableau qui n’est peut-être pas de la meilleure facture annonce d’autres tableaux empreints du même mysticisme comme ceux représentant **Don Quichotte** “à la Recherche de l’Absolu” pour reprendre le titre d’un livre de Balzac, le grand frère.

Voilà le Daumier que nous célébrons, un républicain incarnant nos valeurs et un immense artiste par devant l’éternel. Je n’ai évoqué que certaines de ses thématiques. Il y en a d’autres dont on peut être moins fier comme celle illustrée par ses séries sur les femmes, les “**Bas Bleus**”, les “**Divorceuses**” ou les “**Femmes socialistes**” où ils vilipendent celles qui aspirent à l’égalité des droits. La Halde aujourd’hui ne permettrait certainement pas la publication de tels dessins à visées discriminatoires. Mais c’était au 19^e siècle et les Françaises auront encore à attendre un siècle avant de pouvoir voter !

Je ne suis cependant pas rancunière, et c’est pour moi une joie profonde que d’avoir pu vous parler ce soir de Daumier et de l’héritage qu’il nous a légué.

Noëlle LENOIR
Paris, le 7 octobre 2008